

II

Le commissaire s'appelait M. Gestral. C'était un homme de quarante ans, d'une figure bienveillante et très fine. Il n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, que de passage à la police. Il avait occupé longtemps un poste au ministère de l'intérieur; puis, ce poste ayant été supprimé, on lui avait offert, en attendant une autre position, les fonctions qu'il remplissait. Il les avait acceptées sans répugnance, et même avec curiosité.

C'était un de ces esprits scrutateurs et sagaces qui se mettent volontiers à la recherche de l'inconnu. Le mystérieux avait pour M. Gestral tout l'attrait du problème; mais il le poursuivait moins en mathématicien qu'en artiste et en rêveur. Seulement ce rêveur, qui s'attachait plus aux sentiments qu'aux faits, était un analyste de première force. Il prenait une passion à ses débuts, la suivait dans ses développements progressifs et logiques, tenant compte de ses hésitations, de ses combats, de ses retours en arrière, faisait halte avec elle et parfois la devançait au but pour l'y surprendre et l'y saisir.

L'exercice de ses nouvelles fonctions fut tout d'abord pour M. Gestral une déception. Les coupables ordinaires ressemblent quelque peu aux animaux. Ils ont l'instinct bien plus que l'intelligence du mal, et vont naïvement où la sensation les pousse. Ils agissent en vertu de mobiles si simples et se livrent si complaisamment que M. Gestral, n'ayant aucune peine à les deviner et les jugeant indignes de lui, ne s'intéressait que très médiocrement à eux.

Il n'en était pas de même par exemple de l'affaire Isidore, qui se présentait avec toutes les circonstances obscures qu'il pouvait désirer, moins à cause d'Isidore, que, dans sa conviction, le commissaire regardait comme innocent, que par suite des complications qui surgissaient. En effet, Isidore hors de cause, quel était le meurtrier?

M. Gestral ne dormit pas et envisagea la question sous toutes ses faces. Isidore ne se sachant pas d'ennemi et aucun vol n'ayant eu lieu, bien qu'une somme assez importante se trouvât précisément près du poignard sur la commode, le meurtre avait été commis dans une pensée de vengeance contre Mme Renouf. Or, il n'est à se venger ainsi d'une jeune femme qu'un amant évincé ou cruellement dédaigné.

Les appréhensions qu'avaient eues Albertine de ce voyage à Paris, les frissons de terreur qui l'avaient deux ou trois fois agitée au bras de son mari indiquaient suffisamment qu'elle s'était sentie menacée. Toutefois le crime, inspiré par la jalousie ou le ressentiment, à moins d'une perversité très précoce, et par cela même très rare, ne semblait pas d'un jeune homme. Un amant de vingt ans, emporté par la passion, peut tuer sa maîtresse au bras d'un rival; mais alors il tue aussi le rival, car il le hait à l'égal de la femme, comme le ravisseur d'un bien qu'il

adorait. Encore est-il rare qu'un homme tue la femme qui ne le délaisse que pour un mari. Là, au contraire, il y avait comme une infernale combinaison de méchanceté noire.

L'assassin s'était introduit sans bruit, avec préméditation, avait frappé d'un bras inexorable et paraissait avoir agi de façon à attirer tous les soupçons sur la tête du mari et à les écarter de la sienne propre. C'était le calcul d'une âme implacable et haineuse qui avait supputé toutes les chances d'impunité pour elle et de culpabilité pour son ennemi. Le meurtrier ne devait pas être un jeune homme. Cela éloignait pour M. Gestral l'idée que ce fût un amant. C'était plutôt un prétendant repoussé dans ses espérances et dans ses desirs.

Quand on se formule ainsi des déductions dans une méditation solitaire, le mot détermine souvent la pensée. M. Gestral, qui savait qu'Albertine n'avait pas été très richement dotée, et que par suite des espérances de fortune trompées ne pouvaient expliquer le meurtre, se dit que chez certains hommes, les desirs surexcités ont tous les caractères d'une passion aveugle et malade. Qu'ils voient l'objet poursuivi leur échapper, et de ces desirs au crime il n'y a qu'un pas; mais dans quelles conditions toutes particulières de tempérament, de caractère, de position sociale, ces gens-là se trouvent-ils?

Quand a lieu cette explosion sans frein de férocité sensuelle? N'est-ce pas lorsque l'homme est laid, chétif, disgracié de la nature, et que toute sa jeunesse a été vouée à une carrière qui exclut la sympathie des femmes? N'a-t-il pas alors dans son âge mûr comme une farouche revanche à prendre, et si la femme qu'il a choisie lui résiste ou le bafoue habitué comme il l'a été dans sa vie aux luttes obscures, aux voies tortueuses, ne comblera-t-il pas de longue main, avec une effrayante et patiente habileté, les moyens de se venger?

La laideur ou la difformité physique, qui fait le plus souvent les envieux, les hypocrites et les lâches, M. Gestral se la représentait aux prises avec la fureur du désir frustré; elle ne triomphe pas de cette fureur; elle s'abandonne à elle et la précipite. Il manquait pourtant un dernier point à l'argumentation du commissaire. Ce criminel qu'il entrevoyait déjà dans sa pensée avec la joie satisfaite du chercheur ne pouvait pas mener une vie active.

Le déploiement des forces physiques et le grand air dissipent en effet ces honteuses ardeurs du sang qui enflamment le cerveau d'un transport sinistre. Ce devait être un homme d'occupations sédentaires, livré à un travail de procédure ou de bureau. — Quelque homme d'affaires! s'écria M. Gestral.

Il se prit à rire. — La belle chose que l'imagination! se dit-il. Voilà que j'ai mon homme de pied en cap, au moral du moins, car il ne me manquerait plus que de me le figurer au physique. J'arrêteraï le premier venu qui répondrait à son signalement. Il est tard; dor-